

compris entre le Liban et l'extrémité de la péninsule Arabique; et, comme tous deux descendent de Thérach, on voit se refléter dans cette vieille généalogie la conscience tous ses biens et ses maux, d'esprit, de croyances, qui unissent les divers membres de ce groupe considérable. De même, selon M. Réville, le voisinage et les rivalités des Edomites et des Israélites sont à la base du récit d'après lequel Edom ou Esau et Jacob sont deux jumeaux se disputant, dès le sein de leur mère, la primogéniture, c'est-à-dire la primauté. Esau pourtant est l'aîné de fait, car les Israélites, lorsqu'ils envahirent la terre promise, trouvèrent les Edomites établis avant eux au sud du pays; mais Jacob, plus rusé, trouve moyen de s'assurer la supériorité, qui semblait devoir appartenir à son frère. M. Réville croit qu'il faut appliquer la même règle à la constitution des douze tribus d'Israël, filles à divers titres du patriarche Jacob. Ces tribus confédérées furent pour patriarches les fils des épouses nobles ou de leurs serviteurs, selon que leur population fut reconnue de sang pur ou mélangé.

Jacob (HISTOIRE DE), fresques de Benozzo Gozzoli, au Campo-Santo de Pise. Ces fresques, fort parties de l'admiration pour le vie des patriarches, des prophètes et des rois d'Israël, depuis l'Église de Noé jusqu'à la Visite de la reine de Saba à Salomon. Parmi les fresques sont beaucoup souffertes d'autres temps, ces peintures comptent encore parmi les chefs-d'œuvre de l'école italienne du xve siècle. A la candeur charmante, aux délicieuses naïvetés des maîtres primitifs, elles joignent un sentiment très-vif de la beauté plastique et une étude sincère de la nature. Les fresques consacrées à Jacob par Benozzo sont au nombre de quatre (mais chacune d'elles contient plusieurs épisodes distincts de la vie du patriarche). La première nous montre d'abord la Naissance de Jacob et d'Esau; les femmes qui entourent la couche de Rebecca forment un groupe des plus gracieux, que Ghirlandajo a mité dans sa Naissance de saint Jean-Baptiste, à Santa-Maria-Novella (Florence); au milieu de la fresque, on voit Esau vendant à Jacob son droit d'aînesse; puis vient la scène où Jacob reçoit la bénédiction paternelle; plus loin, Esau, revenu de la chasse et apportant du gibier à Isaac, se plaint de la supériorité de son frère. Cette fresque, une des plus belles de la série, est malheureusement celle qui a le plus souffert.

La fresque suivante représente le voyage de Jacob en Mésopotamie, le songe où il voit se dresser devant lui l'échelle céleste, sa rencontre avec Rachel près du puits de Harrem, son arrivée chez Laban, ses noces avec Rachel, son départ pour la terre de Chanaan et sa lutte avec l'ange. Il y a dans cette fresque, dont le coloris a beaucoup pâli, mais dont le dessin est bien conservé, des figures d'une grande élégance, par exemple les femmes qui dansent et les musiciens qui jouent chez Laban pour fêter la venue de Jacob. Le paysage est traité aussi d'une façon très-remarquable pour l'époque.

Deux épisodes principaux remplissent la troisième fresque : la Bénédiction de Jacob et d'Esau, ou l'on admire, entre autres figures, celles de Jacob et de Rachel, qui sont dignes, suivant un critique, du pinceau de Raphaël, et l'Élévation de Dinah, fille de Jacob, par le fils du roi de Sichem, scène dont les personnages sont, pour la plupart, des portraits de temps de Benozzo.

Ces trois fresques ont été gravées par Carlo Lassino.

Jacob (HISTOIRE DE), fresques de Raphaël, au Vatican. Ces peintures, qui couvrent la sixième arcade des Loges, embrassent quatre compositions : 1° le Songe de Jacob ou l'Échelle céleste, Jacob, endormi et couché sur le premier plan, à la tête tournée vers l'échelle mystérieuse, sur laquelle six anges descendent et remontent jusqu'à Dieu, qui apparaît dans une gloire, les bras étendus. Cette composition a beaucoup d'analogie avec une peinture sur le même sujet, exécutée par Raphaël dans la chambre d'Héliodore; elle a été gravée sur bois, en clair-obscur, par Hugo da Carp, et en contre-partie par J. Bassius. 2° Jacob à la fontaine ou Jacob rencontrant Rachel et Lia. Les deux filles de Laban, gracieuses et belles, appuyées l'une sur l'autre, regardent avec curiosité Jacob, et la figure, malheureusement, n'est point aussi jeune qu'il le faudrait. Des moutons, des chèvres se pressent autour d'une fontaine dont l'eau s'écoule par les fissures des pierres. Le paysage, sur lequel la vue s'étend à droite et à gauche, est traversé par une large rivière parsemée d'îles montagneuses. Ce fond est d'une rare beauté. Cette peinture, une des plus admirables des Loges, a été gravée au burin par Cam. Tinti, et en clair-obscur par Zanetti. La collection Albertine, à Vienne, en possède une esquisse originale, qui a été gravée par H. Benodict (1861). 3° Jacob reprochant à Laban de l'avoir trompé en lui donnant Rachel au lieu de Lia. Jacob s'en va servir pendant sept années chez Laban pour obtenir la main de Rachel. Celle-ci se tient à côté du fils d'Isaac, tandis que sa sœur Lia, honteuse et baissant les yeux se

retire derrière lui. Cette fresque a beaucoup souffert de l'humidité. 4° Jacob retourne dans le pays de Chanaan. Le patriarche, monté sur un âne, retourne dans son pays, avec tous ses biens et ses troupeaux. Lia et Rachel, ses deux femmes, l'accompagnent, montées sur des dromadaires avec les enfants qu'elles lui ont données. Cette composition est riche et gracieuse.

Ces quatre fresques passent pour avoir été peintes par Pellegrino de Modène, sur des dessins de Raphaël. Elles ont été gravées par S. Badalocchio, O. Borghini, Francesco Villamena, Nic. Chaperon, A. Aveline, Montagnani, Volpato et Ottaviani, etc. Deux autres peintures des Loges se rapportent encore à Jacob : l'une le représente recevant la bénédiction d'Isaac; l'autre nous le montre regardant de loin, avec sa mère Rebecca, Esau qui, au retour de la chasse, s'est approché du lit de son père.

L'histoire de Jacob a fourni les sujets d'une foule d'autres tableaux. Les scènes qui ont été traitées le plus fréquemment sont : Jacob recevant la bénédiction d'Isaac. V. ISAAC.

Le Songe de Jacob ou l'Échelle de Jacob : fresque de Raphaël (v. ci-après); tableaux de Lanfranc (musée de Bâle); Johann König, (antrefois dans la galerie Pommersfelden); Murillo (ancien musée de Saint-Sébastien); Ferdinando Bol (musée de Dresde); J. Ziegler (Salon de 1847); fresque de H. de Hess (église de Toussaint-Saints, à Munich); gravures de Jos. Goupy (d'après S. Rosa), F. Bartolozzi (d'après L. Carrache), Abraham Bosse, J.-D. Lorenz (d'après J. Boecksbarger); eau-forte de Laemlein (Salon de 1830), etc.

La Lutte de Jacob avec l'ange : peinture murale d'Eug. Delacroix, à Saint-Sulpice (v. ci-après); tableaux de Murillo (ancienne collection Las Marimamas) d'Andrea de Leone (musée de Madrid), de L. Giordano (musée de Cl. Lorrain), de Lorrain (musée de l'Ermitage), de P. Oriente (musée de Dresde); fresque de Raphaël, au Vatican (gravé par Sisto Badalocchio); tableau de W. Dyce (Exposition universelle de 1855); gravures d'Augustin Carrache (d'après D. Calvaert, 1541); G. Bieker (1638), C. Dieleman (d'après le Caravage), E. Jeaurat (d'après Fr. Moia), P. Monaco (d'après F. Solimena), J. Berardi (d'après Gius. Varotti), Ch. Nic. Cochin (d'après P. Le Moine), C.-H. Merz (d'après J. Schœner, 1834), Garavaglia (d'après Th. Appiani, 1837), Th. Fielding (d'après T. Stothard), etc. Sébastien Barras a gravé les Noces de Jacob et de Rachel (d'après le Caravage), et le cabinet de Meyer à Leyde, Corneille Cort a gravé l'Élévation de Jacob et de Rachel, en six pièces (d'après F. Floris, 1563).

La Rencontre ou Réconciliation de Jacob et d'Esau : tableaux de Rubens (musée du Belvédère, gravé par P. van Ballin), de Seb. Bourdon, Seb. Fraack (ancienne galerie Fieschi), Rembrandt (palais de Pierre-Clair, à Peterhof), J.-H. Schoenfeldt (musée du Belvédère), Coolhaak (musée de Bruxelles); gravure de Hans Bol, etc.

Le Départ de Jacob, le Voyage de Jacob, le Retour de Jacob : tableaux de Fr. Bassan (musée de Madrid), d'A. van de Velde (galerie de lord Hertford), de Seb. Bourdon (ancienne galerie Fieschi), de Fr. Boucher, de J. Ossenbok (musée du Belvédère), de L. Giordano (musée de Madrid), de Gio.-B. Casiglione (même musée), d'Al. Magnaschi (musée d'Orléans), de Nicolas Bertu (musée de Toulouse), d'A. Etex (Salon de 1863); gravures de Stefano della Bella (1645), de Fr. Bartolozzi (d'après Castiglione), de Gio.-B. Bonicini (d'après le Corneille), de Seb. Bourdon, de P. Aveline, etc.

Jacob bressant les enfants de Joseph : tableaux de C. Lath (musée du Belvédère), de Rembrandt (gravé dans le Musée royal, par Claessens), d'Abel de Pujol (Salon de 1810), du Guerchin (gravé par R. Esteyne), etc.

Jacob et Laban, Alliance de Jacob et de Laban : tableaux de Corione (au Louvre), gravé par Triere, par G.-B. Bonicini, par Mathew Hiatt; gravures de Seb. Barras (d'après le Caravage), de J. Audran (d'après Zaus), de P. Monaco (d'après J.-B. Ant. Coypel), de H. Schöpp (d'après Seb. Bourdon). Jacob gardant les troupeaux de Laban : tableau de Ribera (musée de Dresde), gravé par S. Fokke. Jacob et les filles de Laban, tableau du Poussin. Jacob demandant à Laban la plus jeune de ses filles : fresque de Raphaël dans les Loges du Vatican (v. ci-après); tableau de Jumas (Salon de 1841). Jacob racontant à Laban sa vision céleste : tableau de H. Schöpp (Salon de 1863). Jacob se plaignant de Laban, gravure de L.-A. de la Marne (d'après Ch. de La Fosse), et de Cochin le fils (d'après Jean Restout). Jacob poursuivi par Laban, gravure de Cochin le fils (d'après Berghem). Jacob cachant les idoles de Laban, gravure de R. Earlom (d'a-

près Seb. Bourdon). Jacob mis au tombeau, gravure d'Ad. Colliart (d'après Martin de Vos), etc.

Jacob avec l'ange (LA LUTTE DE), peinture murale d'Eugène Delacroix, église Saint-Sulpice, à Paris. La scène se passe dans un magnifique paysage, sur la pente d'un monticule qui abrite et domine des chènes séculaires, dont la ramure coalescée porte un épais feuillage. Au premier plan, sont entassés un manteau, un chapeau de paille, un bœuf, un carquois, une pique. Ce sont les vêtements et les armes dont Jacob s'est dépouillé avant d'engager le combat avec l'ange, qui est admirable d'énergie. On des voit se presser, s'ébranler, se pousser. Bien assuré sur la jambe droite, le genou gauche fortement appuyé sur la cuisse de son adversaire, il se jette d'un bras puissant, Jacob, ramassé sur lui-même et la tête baissée, se rue avec l'allure pesante d'un taureau. L'ange soutient, sans broncher, cet assaut violent. Il demeure ferme, impassible, la tête haute. A droite, derrière un pli de terrain, paraissent quelques serviteurs de Jacob, les uns à pied, les autres à cheval, poussant devant eux des troupeaux de moutons et de génisses.

Cette peinture, qui décore l'une des murailles de la chapelle des Saints-Anges, est vue de face à l'Heliodore chassé du Temple, est une des œuvres capitales d'Eugène Delacroix. L'illustre artiste n'a jamais été plus expressif, plus pittoresque, plus mouvementé; jamais il n'a mieux rendu la lumière, la vie; jamais il ne s'est montré plus grand peintre de détail. M. Méron veut bien reconnaître que M. Delacroix a donné à ses arbres les caractères d'une mâle et puissante tournure, que la tonalité de son coloris, recouvert d'un côté, les lumières de l'autre, est de la finesse et agréable. « Quant à l'harmonie générale, bien qu'on la puisse dire habilement conduite, elle donne lieu à plusieurs objections. D'abord, le tableau est chargé de la suppression de quelques tons un peu sourds... En outre, le groupe des serviteurs demanderait plus d'un sacrifice de lumière et de détail... Retraucher les demi-teintes et les lumières de l'autre, c'est précisément le moyen d'arriver aux tentes plates et monotones, si chères aux classiques.

Un critique, que l'on n'accusera pas d'exagération romantique, M. Fizez, a rendu pleine justice aux merveilleuses qualités de l'œuvre de Delacroix, tout en y reprochant quelques imperfections. « Le Jacob manque un peu de noblesse, dit-il, à la physionomie qui Herault, n'est pas une matière. Ce n'est pas la noblesse, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup. Quel choc! on croit l'entendre. Il faut un immortal pour n'y pas succomber. Cet immortal, je dois le dire, a bien aussi quelques défauts. Ses jambes, devant qui l'on trouve la belle et noble, encore moins la grandeur qui lui manque; il est trop dépourvu d'énergie, ou pour mieux dire d'esprit, et de ce fait tout entier d'édifice d'un seul coup.

site à ses enfants et fait un voyage à Paris, où il était curieux de voir les événements sur place. En 1804, le roi de Bavière voulant fonder à Munich une Académie des sciences, y appela Jacobi, qui était alors à peu près ruiné. Les événements politiques, son insouciance et l'indolence d'autrui l'avaient amené à un état voisin de la misère. Il accepta donc avec empressement les propositions du roi de Bavière, et, en 1807, il fut nommé président de l'Académie des sciences de Munich. Le nouveau royaume de Bavière était alors le théâtre d'une lutte ardente entre les partisans des vieilles idées germaniques et les partisans des idées modernes accréditées dans l'ordre politique par la Révolution française. La vieillesse était venue pour Jacobi, et, fatigué des tiraillements auxquels il était contraint de prendre part, il ne tarda point à se démettre de ses fonctions académiques. Du reste, le roi de Bavière lui continua sa faveur et lui laissa son traitement. Il passa les dernières années de son existence laborieuse à revoir ses œuvres et s'éteignit tranquillement à Munich.

La vaste correspondance de Jacobi avec les hommes les plus remarquables de son temps tient un grand jour sur sa physionomie personnelle et sur ses doctrines. Il lui arriva de résumer tout son système philosophique dans quelques lignes d'une lettre : « La philosophie de Lavater, et son système, est la recherche de quelque chose de réel, qui n'est pas immédiatement présent à nos sens, mais que nous éprouvons en partie... Je me ris de ces philosophes qui se tourmentent à expliquer comment et pourquoi tel ou tel objet existe hors de nous. J'ouvre l'œil, j'écoute, j'étends la main et je sens à l'instant le rapport du toi au moi et du moi au toi. Je vis par la même que je sens autre chose que moi. Tout ce que je comprends et que j'ai ajouté au sentiment de ma propre existence. Et une vie que je viens à sentir hors de moi semblable à la mienne, quelle puissance nouvelle elle donne à moi ! Ici enfin, Dieu respire par moi, et moi je suis Dieu. Ce sentiment de ce que je suis, Dieu, s'il était réel, serait sans conscience, sans amour, sans puissance ; aimer, c'est vivre réellement. »

« Il y a une grande différence, écrit-il dans une autre lettre à Claudius, entre la profondeur et la subtilité ou la pénétration, qui n'est profonde que sur les formes. Pythagore, Platon, Spinoza étaient autrement profonds qu'Aristote ou Hobbes ; la subtilité descend, le sens profond unit. »

Une autre fois, il écrit à Lavater : « On court moins risque de se tromper en cherchant la valeur étymologique des mots. Je n'ai pas, quant à moi, d'autre manière de philosopher, et je crois pouvoir tout ramener à la grammaire. »

Et à Georges Forster : « Le grand secret de la philosophie spéculative est la *magna scientia* du P. Sanchez, *quod nihil scitur*. Lambert et Kant eux-mêmes ont reconnu que les philosophes n'ont savé sur la seule philosophie ordinaire ; moi je prétends qu'ils en savent beaucoup moins et qu'ils ont en partage une ignorance acquise. » En 1791, il écrit à Lavater : « Dans sa partie mystique, le christianisme est pour moi la seule philosophie religieuse possible, mais j'ai d'autant moins la foi historique. » Il n'aimait pas que, pour porter les hommes à la vertu, on leur mis sous les yeux les jouissances du paradis et les tourments de l'enfer. « Qu'importe, dit-il, pour la moralité des actions, que j'en attende la récompense sur l'éternité, ou dans dix ans, ou dans des millions d'années ? Dans l'Église chrétienne, en présence du ciel ou du enfer, il n'y a plus de vertu proprement dite. La vertu qui ne repose que sur la foi en une autre vie est sans valeur aucune. Je suis un mystique, et le mysticisme n'est pas un système dogmatique, mais bien un état naturel de l'âme, lequel est partout et le même dans tous les siècles. »

Toute la philosophie de Jacobi se résume assez bien dans le passage suivant, écrit en 1802 : « J'ai toujours cherché la vérité de toutes mes facultés, non pour m'en parer, comme de quelque chose que j'eusse découvert ou produit ; j'aspirais à une vérité qui éclairât la nuit dont j'étais environné, et qui m'apportât la lumière dont j'avais en moi la promesse et le pressentiment. C'est la religion qui fait l'homme ; elle a toujours été l'objet de ma philosophie. Je m'appuie sur un sentiment invincible, irrécusable, qui est le fondement de toute science et de toute religion. Ce sentiment est que l'homme est un organe pour les choses intelligibles, spirituelles, et cet organe, je l'appelle raison. Ma philosophie demande qui est Dieu, et non ce qu'il est. La liberté de l'homme et la Providence sont à peu incompatibles, parce que je crois à la raison et à la liberté. La science spéculative, au lieu de dissiper notre ignorance et nos erreurs, souvent y ajoute une confusion nouvelle. Elle s'égare à Dieu ; elle prétend à son oncle, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Morin-Hermann), physicien allemand, inventeur de la galvanoplastie, né à Potsdam vers 1790. Il se rendit à Berlin, vers 1818, avec des lettres de recommandation de M. de Humboldt, s'adonna à des recherches de physique, et établit, en 1830, un télégraphe électrique entre le palais d'hiver, à Saint-Petersbourg, et le ministère du comte Kleinmichl. Chargé, en 1832, d'établir un autre télégraphe entre le palais d'hiver et le palais d'été de Tsarskoe-Selo, il fut amené, en plaçant sous terre des fils conducteurs dans des tubes de verre, à découvrir ce fait important, qu'on peut à volonté former le courant avec la terre, et éviter, par suite, les doubles fils dans la construction des télégraphes électriques. En 1834, M. Jacobi fut nommé professeur à Dorpat. En 1837, ayant remarqué que le cuivre déposé par le courant galvanique sur des lames de platine reproduisait fidèlement les plus petites irrégularités de leur surface, essaya de reproduire ainsi des médailles et d'autres objets analogues. C'est ainsi qu'il fit sa belle découverte de la galvanoplastie, découverte que cette année même Spencer faisait à Londres. L'empereur de Russie le nomma alors conseiller de cour, et l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg l'admit au nombre de ses membres. Vers la même époque, il fut chargé, sur son initiative, de former un régiment modèle de sapeurs galvaniques, qu'il exerça au manège de Potsdam. Il mourut à Berlin, le 15 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Charles-Gustave-Jacob), le plus grand géomètre du XIX^e siècle, l'émule d'Abel, le successeur d'Euler et de Lagrange, né à Potsdam le 10 décembre 1804, mort à Berlin le 18 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Morin-Hermann), physicien allemand, inventeur de la galvanoplastie, né à Potsdam vers 1790. Il se rendit à Berlin, vers 1818, avec des lettres de recommandation de M. de Humboldt, s'adonna à des recherches de physique, et établit, en 1830, un télégraphe électrique entre le palais d'hiver, à Saint-Petersbourg, et le ministère du comte Kleinmichl. Chargé, en 1832, d'établir un autre télégraphe entre le palais d'hiver et le palais d'été de Tsarskoe-Selo, il fut amené, en plaçant sous terre des fils conducteurs dans des tubes de verre, à découvrir ce fait important, qu'on peut à volonté former le courant avec la terre, et éviter, par suite, les doubles fils dans la construction des télégraphes électriques. En 1834, M. Jacobi fut nommé professeur à Dorpat. En 1837, ayant remarqué que le cuivre déposé par le courant galvanique sur des lames de platine reproduisait fidèlement les plus petites irrégularités de leur surface, essaya de reproduire ainsi des médailles et d'autres objets analogues. C'est ainsi qu'il fit sa belle découverte de la galvanoplastie, découverte que cette année même Spencer faisait à Londres. L'empereur de Russie le nomma alors conseiller de cour, et l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg l'admit au nombre de ses membres. Vers la même époque, il fut chargé, sur son initiative, de former un régiment modèle de sapeurs galvaniques, qu'il exerça au manège de Potsdam. Il mourut à Berlin, le 15 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Charles-Gustave-Jacob), le plus grand géomètre du XIX^e siècle, l'émule d'Abel, le successeur d'Euler et de Lagrange, né à Potsdam le 10 décembre 1804, mort à Berlin le 18 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Charles-Gustave-Jacob), le plus grand géomètre du XIX^e siècle, l'émule d'Abel, le successeur d'Euler et de Lagrange, né à Potsdam le 10 décembre 1804, mort à Berlin le 18 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Morin-Hermann), physicien allemand, inventeur de la galvanoplastie, né à Potsdam vers 1790. Il se rendit à Berlin, vers 1818, avec des lettres de recommandation de M. de Humboldt, s'adonna à des recherches de physique, et établit, en 1830, un télégraphe électrique entre le palais d'hiver, à Saint-Petersbourg, et le ministère du comte Kleinmichl. Chargé, en 1832, d'établir un autre télégraphe entre le palais d'hiver et le palais d'été de Tsarskoe-Selo, il fut amené, en plaçant sous terre des fils conducteurs dans des tubes de verre, à découvrir ce fait important, qu'on peut à volonté former le courant avec la terre, et éviter, par suite, les doubles fils dans la construction des télégraphes électriques. En 1834, M. Jacobi fut nommé professeur à Dorpat. En 1837, ayant remarqué que le cuivre déposé par le courant galvanique sur des lames de platine reproduisait fidèlement les plus petites irrégularités de leur surface, essaya de reproduire ainsi des médailles et d'autres objets analogues. C'est ainsi qu'il fit sa belle découverte de la galvanoplastie, découverte que cette année même Spencer faisait à Londres. L'empereur de Russie le nomma alors conseiller de cour, et l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg l'admit au nombre de ses membres. Vers la même époque, il fut chargé, sur son initiative, de former un régiment modèle de sapeurs galvaniques, qu'il exerça au manège de Potsdam. Il mourut à Berlin, le 15 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Charles-Gustave-Jacob), le plus grand géomètre du XIX^e siècle, l'émule d'Abel, le successeur d'Euler et de Lagrange, né à Potsdam le 10 décembre 1804, mort à Berlin le 18 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

À l'université de Berlin, Jacobi partagea d'abord son temps entre les études philosophiques, philologiques et mathématiques ; mais il prit bientôt exclusivement parti pour ces dernières. « Après avoir quelque temps étudié la philosophie assez sérieusement pour réussir à mesurer, au moins du regard, les splendeurs de la vie de la Grèce antique, il m'en coûtait, pour ainsi dire, de renouer un ouvrage de la réflexion, elle rejette tout savoir primitif. Les Arabes, en disant qu'Aristote avait été une coupe qui puisait partout sans pouvoir épuiser l'univers, ont parfaitement ca-

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Charles-Gustave-Jacob), le plus grand géomètre du XIX^e siècle, l'émule d'Abel, le successeur d'Euler et de Lagrange, né à Potsdam le 10 décembre 1804, mort à Berlin le 18 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.

cterisés cette science de réflexion. C'est contre elle, et non contre la philosophie véritable, que sont dirigées mes objections. Ma philosophie part du sentiment et de l'instruction. Il n'y a pas de voie spéculative pour s'élever à Dieu, et la spéculation peut servir uniquement à prouver qu'elle est vaine sans les révélations du sentiment, et à les confirmer par la même, mais non à les fonder. A travers les ténèbres qui nous environnent, la raison armée de la foi entrevoit la vérité, ainsi que l'œil armé du télescope reconnaît dans les nébulosités de la voie lactée une armée innombrable d'étoiles. Cette foi est la lumière primitive de la raison, le principe du vrai rationalisme. Sans elle toute science est creuse et vaine. La vraie science est celle de l'esprit qui rend témoignage de lui-même et de Dieu... L'objet de mes recherches a été constamment la vérité native, bien supérieure à la vérité scientifique. C'est elle que je n'ai cessé de défendre contre les systèmes changeants du siècle. »

Les publications les plus importantes de Jacobi sont : *Lettres sur la philosophie de Spinoza* (Leipzig, 1785), avec un *Supplément* consacré à la querelle de Jacobi avec Mendelssohn ; *David Hume sur la foi ou l'idéalisme et réalisme* (Leipzig, 1787) ; *Altwil*, roman (1792) ; *Woldemar*, roman (1792) ; *Des choses divines* (Leipzig, 1811), ouvrage dirigé contre la philosophie de Schelling, et dans lequel il y a des remarques, on distingue : *Un mot de Lessing* (1782), petit traité de politique ; *Épître à Fichte* (1799) ; *Entreprise du criticisme de rendre la raison rationnelle* (1801). On cite encore : *Quelques considérations sur la philosophie* (1788), les *Épénements d'un penseur solitaire* (1793). M. Roth a publié de nombreux extraits de sa correspondance (Leipzig, 1825-1827, 2 vol. in-8°).

JACOBI (Morin-Hermann), physicien allemand, inventeur de la galvanoplastie, né à Potsdam vers 1790. Il se rendit à Berlin, vers 1818, avec des lettres de recommandation de M. de Humboldt, s'adonna à des recherches de physique, et établit, en 1830, un télégraphe électrique entre le palais d'hiver, à Saint-Petersbourg, et le ministère du comte Kleinmichl. Chargé, en 1832, d'établir un autre télégraphe entre le palais d'hiver et le palais d'été de Tsarskoe-Selo, il fut amené, en plaçant sous terre des fils conducteurs dans des tubes de verre, à découvrir ce fait important, qu'on peut à volonté former le courant avec la terre, et éviter, par suite, les doubles fils dans la construction des télégraphes électriques. En 1834, M. Jacobi fut nommé professeur à Dorpat. En 1837, ayant remarqué que le cuivre déposé par le courant galvanique sur des lames de platine reproduisait fidèlement les plus petites irrégularités de leur surface, essaya de reproduire ainsi des médailles et d'autres objets analogues. C'est ainsi qu'il fit sa belle découverte de la galvanoplastie, découverte que cette année même Spencer faisait à Londres. L'empereur de Russie le nomma alors conseiller de cour, et l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg l'admit au nombre de ses membres. Vers la même époque, il fut chargé, sur son initiative, de former un régiment modèle de sapeurs galvaniques, qu'il exerça au manège de Potsdam. Il mourut à Berlin, le 15 février 1851. Son père était négociant et était acquis une certaine aisance, Jacobi reçut de son oncle maternel, M. Lehmann, les premières leçons sur les langues et les mathématiques, et fit, sous sa direction, des progrès tellement rapides, qu'avant sa douzième année il fut reçu dans la seconde classe du gymnase de Potsdam, d'où il passa six mois après dans la première. Il resta encore quatre années dans cette institution, ne pouvant entrer à l'université avant d'avoir accompli sa seizième année ; mais déjà il osait aborder les questions les plus difficiles ; ainsi, il donna la mesure de ce qu'il devint plus tard, en apportant quelques réductions à la solution du problème de l'équation du cinquième degré, qui, à la vérité, ne pouvait être traité complètement par la méthode algébrique, la seule qu'il eût alors en vue.